

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)*Inès de Castro*[Item](#) *Inès de Castro, tragédie* par M. Houdart de la Motte, de l'Académie française (seconde édition)

Inès de Castro, tragédie par M. Houdart de la Motte, de l'Académie française (seconde édition)

Auteur : La Motte (de), Antoine (1672-1731)

Description & Analyse

Description

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

78 Fichier(s)

Les mots clés

[Théâtre](#), [Tragédie](#)

Informations éditoriales

Localisation du document Paris, Bibliothèque nationale de France, YF-6489

Entité dépositaire Paris, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119994527>

Informations sur le document

Genre Théâtre (Tragédie)

Éléments codicologiques VIII-69-[3] p. ; in-8

Date 1723

Langue Français

Lieu de rédaction Paris

Relations entre les documents

Collection Inès de Castro

[Inès de Castro, tragédie en cinq actes et en vers](#) a pour édition approuvée cet

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence

Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

La Motte (de), Antoine (1672-1731), *Inès de Castro, tragédie* par M. Houdart de la Motte, de l'Académie française (seconde édition), 1723

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 09/09/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/83>

Notice créée le 01/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023

INÉS DE CASTRO,

TRAGÉDIE.

Par M. HOUDART DE LA MOTTE,
de l'Académie Française.

SECONDE ÉDITION.

Le prix est de vingt.cinq sols.



Y. 5594.
B.

A PARIS

Chez { GREGOIRE DUPUIS, rue S. Jacques,
à la Fontaine & à la Couronne d'or.
ET
FRANÇOIS FLAHAULT, Quay des
Augustins, au coin de la rue Pavée,
au Roi de Portugal.

M. DCC. XXIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roy.



P R E F A C E.

L'Honneur singulier qu'on a fait à ma Tragedie, de l'écrire dans les Representations, m'a fait craindre des éditions précipitées qui m'auroient chargé devant le Public de bien des fautes, que l'infidelité des Copistes auroit ajoûtées aux miennes. Un mot pour un autre, jette souvent de l'obscurité ou de la bassesse sur toute une phrase; l'accident peut même aller jusqu'au contre-sens; & ces méprises multipliées auroient répandu un air de négligence & de faute, jusques sur les endroits les plus heureux. J'ai voulu prévenir ce malheur, plus considerable qu'on ne pense aux yeux d'un Auteur; car, il faut l'avouer, notre délicatesse poëtique regarde presque une édition fautive de nos Vers, comme un Libelle diffamatoire.

Voila donc ma Tragedie telle que je l'ai faite; & j'ajoûte, telle que je suis capable de la faire. Mon respect pour le Public ne m'a pas permis

à ij

de rien négliger de ce que j'ai crû le plus propre à l'attacher & à lui plaire. Je serois bien tenté de faire valoir ici les moyens que j'ai pris pour y réüssir : mais je remets la petite vanité qui m'en presse à une autre fois. J'exposeraï dans un discours à part mes sentimens particuliers sur la Tragedie , que je ne donnerai à mon ordinaire que comme des conjectures : mais je ne puis m'empêcher d'avancer déjà en general qu'il faut un peu de courage aux Auteurs dans quelque genre qu'ils travaillent. Point de nouveauté sans hardiesse. Où en seroit l'art si l'on s'en étoit toûjours tenu à cette imitation timide qui n'ose rien tenter sans exemple ? On ne nous auroit pas laissé à nous-mêmes de quoi imiter. Les Enfans que j'ai hazardez sur la Scene , & les circonstances où je les fais paroître , ont parû une nouveauté sur notre Theatre. Quelques Spectateurs ont douté d'abord s'ils devoient rire ou s'attendrir ; mais le doute n'a pas duré ; & la nature a bien-tôt repris ses droits sur tous les cœurs. On a pleuré enfin ; & s'il m'est permis de ne rien perdre de ce qui me fait honneur , quelques-uns ne m'ont critiqué qu'en pleurant.

Si je rentre dans la carrière , j'avertis le Public que j'aurai encore le courage de m'exposer à ses premieres répugnances toutes les fois que j'espererai lui procurer de nouveaux plai-

sirs; & j'invite mes Confreres les Dramatiques à être encore plus hardis que moi, & toujours à proportion de leur habileté.

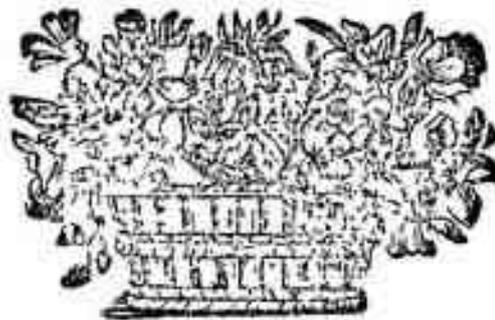
Si je n'ai rien changé à ma Piece, ce n'est pas que des gens d'esprit ne m'aient fait quelques objections qui m'ont même ébranlé; mais, je les prie de m'en croire, d'autres gens d'esprit ont aplaudi particulièrement aux endroits attaquez, & par des raisons qui me gaignoient aussi: docilité pour docilité, on ne s'étonnera pas que j'aie déferé aux Approbateurs.

Il a parû une Critique imprimée, à laquelle je me dispense de répondre; je persiste dans la résolution d'en user toujours de même avec des Censeurs passionnez & de mauvaise foi; quand il y auroit même de l'esprit dans leur Ouvrage, je crois devoir ce dédain aux mauvais procedez; & en effet pour ramener les hommes à l'amour de la raison & de la vertu, il faudroit mépriser jusqu'aux talens qui osent en violer les regles.

On m'a fait le même honneur que Scaron a fait à Virgile; on m'a travesti. J'ai ri moi-même de la mascarade qui m'a paru réjouissante; je me garde bien de trouver à redire que les traits de critique n'en soient pas solides; il suffisoit pour la nature de l'Ouvrage qu'ils fussent plaisans, ou bouffons même, pour

dire encore moins ; au lieu qu'un Critique sérieux est obligé d'avoir raison.

J'ai laissé dans la Piece, un vers de Corneille, que la force de mon Sujet m'avoit fait faire aussi ; & quand on m'a fait appercevoir qu'il étoit du Cid, je n'ai pas crû me devoir donner la peine de l'affoiblir pour le déguiser.



INE'S

INÉS
DE CASTRO.



A C T E U R S

de la Tragédie.

ALPHONSE, Roi de Portugal, surnommé le Justicier.

LA REINE.

CONSTANCE, fille de la Reine, promise à Dom Pedre.

DOM PEDRE, Fils d'Alphonse.

INE'S, Fille d'honneur de la Reine, mariée secrètement à Dom Pedre.

DOM RODRIGUE, Prince du Sang de Portugal.

DOM HENRIQUE, Grand de Portugal.

DEUX GRANDS de Portugal.

L'AMBASSADEUR du Roi de Castille.

SUITE de l'Ambassadeur.

DOM FERNAND, Domestique de Dom Pedre.

LA GOUVERNANTE.

DEUX ENFANS.

Plusieurs COURTISANS.

La Scene est à Lisbonne, dans le Palais d'Alphonse.



3

INÈS¹
DE CASTRO,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS,
RODRIGUE, HENRIQUE, & plusieurs
COURTISANS.

ALPHONSE.



On Fils ne me suit point ! Il a craint, je
le vois,
D'être ici le témoin du bruit de ses ex-
ploits.

Vous, Rodrigue, le sang vous attache à
la gloire.

Vôtre valeur, Henrique, eût part à sa victoire.
Resentez avec moi sa nouvelle grandeur.
Reine, de Ferdinand, voici l'Ambassadeur.

A



SCENE II.

ALPHONSE , LA REINE , INE ' S ,
 RODRIGUE , HENRIQUE , & *plusieurs*
 COURTISANS , L'AMBASSADEUR
de Castille , & SA SUITE.

L'AMBASSADEUR.

LA gloire dont l'Infant couvre votre famille ,
 Autant qu'au Portugal , est chere à la Castille ,
 Seigneur ; & Ferdinand par ses Ambassadeurs
 S'aplaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
 Goûtez , Seigneur , goûtez cette gloire suprême ,
 Qui dans un Successeur vous reproduit vous même.
 Qu'il est doux aux grands Rois , après de longs tra-
 vaux ,
 De se voir égaler par de si chers rivaux !
 De pouvoir , le front ceint de couronnes brillantes ,
 En confier l'honneur à des mains si vaillantes ;
 De voir croître leur nom toujours plus redouté ;
 Sûrs de vaincre long-tems par leur posterité.
 Dom Pedre sur vos pas , au sortir de l'enfance ,
 Vous vit des Africains terrasser l'insolence ;
 Cent fois , brisant leurs Forts , perçant leurs Bataillons ,
 De ce sang téméraire inonder vos Sillons :
 Vous traciez la carrière où son courage vôle ;
 Et vos nombreux exploits ont été son école ,
 Dès que vous remettez vôtre foudre en ses mains ,
 Il frappe ; & de nouveau tombent les Africains :

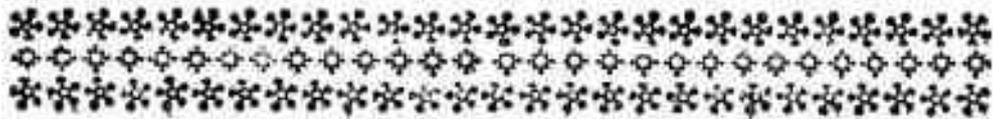
DE CASTRO.

Il moissonne en courant ces Troupes fugitives,
Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives.
Avec vos interêts les nôtres sont liez :
La victoire est commune entre des Alliez ;
Et toute la Castille, au bruit de vos conquêtes,
Triomphante elle-même, a partagé vos Fêtes.

ALPHONSE.

Vôtre Roi m'est uni du plus étroit lien :
Sa mere de son trône a passé sur le mien ;
Et le même traité qui me donna sa mere,
Veut encor qu'en mon Fils l'himen lui donne un frere.
Cet himen que hâtoient mes vœux les plus constans,
Par l'horreur des combats, retardé trop long-tems,
R'assemblant aujourd'hui l'allegresse & la gloire,
Va s'achever enfin au sein de la victoire :
Heureux, que Ferdinand aplaudisse au vainqueur,
Que lui même a choisi pour l'époux de sa sœur !
Nous n'allons plus former qu'une seule famille.
Allez ; de mes desseins instruisez la Castille,
Faites sçavoir au Roi cet himen triomphant
Dont je vais couronner les exploits de l'Infant.





SCENE III.

ALPHONSE, LA REINE, INE'S.

ALPHONSE.

OUi, Madame, Constance avec vous amenée,
 Va voir par cet hymen fixer sa destinée.
 Peut-être que le jour qui m'unit avec vous,
 Auroit dû de mon fils faire aussi son époux :
 Mais je ne pus alors lui refuser la grace
 Que de l'amour d'un pere implora son audace :
 Il n'éloignoit l'honneur de recevoir sa foi,
 Que pour s'en montrer mieux digne d'elle & de moi.
 Moi-même armant son bras, j'animai son courage,
 La fortune est souvent compagne de son âge ;
 Je prévis qu'il feroit ce qu'autre fois je fis,
 Et me privai de vaincre en faveur de mon fils,
 Il a, graces au ciel, passé mon esperance ;
 Des Africains domptez, implorant ma clémence,
 La moitié suit son char, & gémit dans nos fers ;
 Le reste tremble encor au fond de ses deserts.
 Quels honneurs redoublez ont signalé ma joie !
 Et, tandis que pour lui mon transport se déploie,
 Mes Sujets enchantez, enchérissant sur moi,
 Semblent par mille cris le proclamer leur Roi.
 Madame, il est enfin digne que la Princesse
 Lui donne avec sa main l'estime & la tendresse.
 Ce nœud va rendre heureux au gré de mes souhaits,
 Ce que j'ai de plus cher, mon Fils & mes Sujets.

LA REINE.

Ne prévoïez-vous point un peu de résistance,
 Seigneur ; de vôtre fils la longue indifférence.
 Me trouble malgré moi d'un soupçon inquiet ;
 Et je crains dans son cœur quelque obitacle secret,
 Auprès de la Princesse il est presque farouche :
 Jamais un mot d'amour n'est sorti de sa bouche ;
 Et, de tout autre soin à ses yeux agité,
 Il semble n'avoir pas apperçû la beauté,
 S'il résistoit, Seigneur

ALPHONSE.

C'est prendre trop d'ombrage,
 Excusez la fierté de ce jeune courage.
 C'est un héros naissant de sa gloire frappé ;
 Et d'un premier triomphe encor tout occupé.
 Bientôt, n'en doutez pas, une juste tendresse
 De ce superbe cœur dissipera l'ivresse.
 D'un heureux hîmené il sentira le prix,

LA REINE.

J'ai lieu, vous dis-je encor, de craindre les mépris.
 Eh ! qui n'eût pas pensé qu'aujourd'hui sa présence,
 Dût des Ambassadeurs honorer l'audience !
 Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeler
 Des traitez que son cœur refuse de sceller.
 S'il résistoit, Seigneur

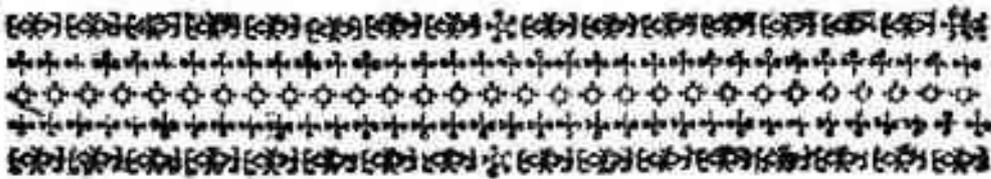
ALPHONSE,

S'il résistoit, Madame !
 De quelle incertitude allarmez-vous mon ame ?
 Mon fils me résister ! juste ciel ! j'en frémis ;
 Mais bientôt le rebelle effaceroit le fils,

A iij

S'il pouſſoit juſques-là l'orgueil de ſa victoire ,
D'autant plus criminel qu'il ſ'eſt couvert de gloire ;
Je lui ferois ſentir que les plus grands exploits ,
Que le ſang ne l'a point affranchi de mes Loix ;
Que , lorsqu'à mes côtez mon Peuple le contemple ,
C'eſt un premier Sujet qui doit donner l'exemple ;
Et qu'un Sujet ſur qui ſe tournent tous les yeux ,
S'il n'eſt le plus ſoumis , eſt le plus odieux.
L'auguſte autorité ſur nôtre front empreinte
Ne peut impunément ſouffrir la moindre atteinte ;
Et c'eſt quand il ſ'agit d'accomplir un traité ,
Qu'il en faut ſouſtenir toute la majeſté.
Oui , chez les Souverains dignes du diadème ,
Leur parole ſacrée eſt le ſeul droit ſuprême ;
Et ſ'il falloit choiſir , je ferois voir qu'un Roi
N'a point à balancer entre un Fils & ſa foi.
Mais , Madame , écartons de funeſtes images,
D'un coupable refus rejetez ces préſages.
Je vais à la Princeſſe annoncer mon deſſein ;
Et j'en avertirai mon Fils , en Souverain.





SCENE IV.

LA REINE, INÉS.

LA REINE.

T Andis qu'à mon époux j'adresse ici mes plain-
tes,
Inés, vous entendez ses desseins & mes craintes ;
Et, si vous le vouliez, vous pouriez m'informer
Du mystere fatal dont je dois m'allarmer.
Vous avez de l'Infant toute la confidence.
Je ne jouïrois pas sans vous de sa présence.
S'il honore ma Cour, ses yeux toujors distraits,
Paroissent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inés.
De grace éclaircillez de trop justes allarmes.
Ma fille à ses yeux seuls n'a-t-elle point de charmes ?
A ce cœur prévenu, quel funeste bandeau
Cache ce que le ciel a formé de plus beau ?
Car quel objet jamais aussi digne de plaire
A mieux justifié tout l'orgueil d'une mere !
Les cœurs à son aspect partagent mes transports ;
La nature a pour elle épuisé ses trésors ;
De cent dons précieux l'assemblage celeste,
De ses propres traits l'oubli le plus modeste ;
La vertu la plus pure empreinte sur son front,
Me devoient-ils encor laisser craindre un affront !

10

I N E' S

I N E' S.

Madame , croïez-vous le Prince si sauvage
Qu'il puisse à la beauté refuser son hommage ?
Jusques dans ses secrets je ne pénétre pas ;
Mais avec moi souvent admirant tant d'apas ,
Et de tant de vertus reconnoissant l'empire ,
Ce que vous en pensez , il aimoit à ledire.

LA REINE.

Eh ! pourquoi , s'il l'aimoit , ne le dire qu'à vous ?
Craignez en me trompant , d'attirer mon couroux.
Je le vois : ce n'est point la Princesse qu'il aime.
Il vous parle de vous.

I N E' S.

Ciel de moi !

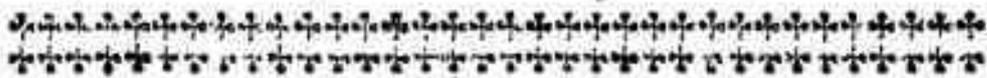
LA REINE.

De vous - même.

Je vous crois son amante ; ou , pour m'en détromper,
Montrez-moi donc le cœur que ma main doit fraper.
Car je veux bien ici vous découvrir mon ame ;
Celle qui de Dom Pedre entretiendroit la flâme ,
Qui , me perçant le sein des plus sensibles coups ,
A ma fille oteroit disputer son époux ,
Victime dévouée à toute ma colere ,
Veroit où peut aller le transport d'une mere.
Ma fille est tout pour moi , plaisir , bonheur , repos ;
Je ne connois , qu'en elle & les biens & les maux ;

DE CASTRO. II

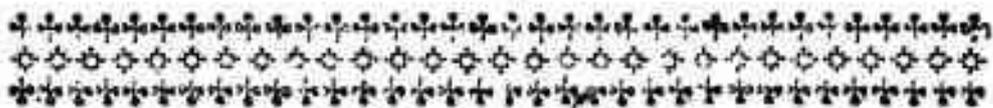
Il n'est, pour la vanger, nul frein qui me retienne;
 Son affront est le mien; sa rivale est la mienne;
 Et sa constance même à porter son malheur
 D'une nouvelle rage armeroit ma douleur.
 Songez-y donc: sçachez ce que le Prince pense.
 Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance.
 Je brûle de sçavoir à qui j'en dois les coups.
 Livrez-moi ce qu'il aime; ou je m'en prens à vous.



SCENE V.

INE'S.

O Ciel, qu'ai-je entendu! quelle affreuse tem-
 pête,
 Si j'en crois les transports, va fondre sur ma tête!
 Heureuse dans l'horreur des maux que je prévoi,
 Si je n'avois encor à trembler que pour moi!



SCENE VI.

INE'S, DOM PEDRE, DOM
 FERNAND.

INE'S.

AH! cher Prince, apprenez tout ce que je re-
 doute;
 Mais, faites observer qu'aucun ne nous écoute.

I N E' S
D O M P E D R E .

Veillez-ÿ, Dom Fernand : Madame, quels malheurs
M'annonce ce visage inondé de vos pleurs ?
Parlez : ne tenez plus mon ame suspendue.

I N E' S .

Cher Prince , c'en est fait ; vôtre épouse est perdue.

D O M P E D R E .

Vous perdue ! & pourquoi ces mortelles terreurs ?

I N E' S .

Voilà ces tems cruels , ces momens pleins d'hor-
reurs

Qu'en vous donnant ma main , prévoïoit ma ten-
dresse.

Le Roi vient d'arrêter l'himen de la Princesse :

Il va vous demander pour elle cette foi ,

Qui n'est plus au pouvoir ni de vous ni de moi.

Pour comble de malheur la Reine me soupçonne.

Si vous voïiez la rage où son cœur s'abandonne

Et tout l'emportement de ce couroux affreux

Qu'elle vouë à l'objet honoré de vos feux . . .

Eh ! jusqu'ou n'ira point cette fureur jalouse ,

Si , cherchant une amante, elle trouve une épouse ;

Et qu'elle perde enfin l'esperoir de m'en punir,

Que par la seule mort qui peut nous désunir !

D O M P E D R E .

Calmez-vous chere Inés ; vôtre fraïeur m'offense.
Eh ! de qui pouvez-vous redouter la vengeance ,

Quand le soin de vos jours est commis à ma foi ?

I N E' S.

Ah ! Prince , pensez-vous que je craigne pour moi ?
Jugez mieux des terreurs dont je me sens saisie :
Je crains cet intérêt dont vous touche ma vie.
Je sçai ce que ma mort vous coûteroit de pleurs ;
Et ne crains mes dangers , que comme vos malheurs.
Vous le sçavez : l'espoir d'être un jour couronnée ,
Ne m'a point fait chercher vôtre auguste himenée ;
Et quand j'ai violé la loi de cet état ,
Qui traite un tel himen de rebelle attentat :
Vous sçavez que pour vous , me chargeant de ce
crime ,
De vos seuls intérêts je me fis la victime.
Cent fois dans vos transports , & le fer à la main ,
Je vous ai vû tout-prêt à vous percer le sein ;
Consumé tous les jours d'une affreuse tristesse ,
Accuser en mourant ma timide tendresse :
C'est à ce seul péril que mon cœur a cédé.
Il falloit vous sauver ; & j'ai tout hasardé.
Je ne m'en repens pas. Le Ciel que j'en atteste
Voit que si mon audace à moi seule est funeste ,
Même sur l'échafaut , je cherirois l'honneur
D'avoir , jusqu'à ma mort , fait tout vôtre bonheur.

D O M P E D R E .

Ne doutez point Inés qu'une si belle flâme
De feux aussi parfaits n'ait embrasé mon ame.
Mon amour s'est accru du bonheur de l'époux.
Vous fîtes tout pour moi ; je ferai tout pour vous.
Ardent à prévenir , à venger vos allarmes ,

Que de sang païeroit la moindre de vos larmes !
 Tout autre nom s'efface auprès des noms sacrez
 Qui nous ont pour jamais l'un à l'autre livrez,
 Je puis contre la Reine écouter ma colere ;
 Et même le respect que je dois à mon pere,
 Si je tremblois pour vous

I N E' S.

Ah ! cher Prince , arrêtez .
 Je frémis de l'excès où vous vous emportez .
 Pour prix de mon amour , rappelez-vous sans cesse
 La grace que de vous exigea ma tendresse .
 Le jour heureux qu'Inés vous reçût pour époux ,
 Vous la vîtes , Seigneur , tombant à vos genoux ,
 Vous conjurer ensemble & de m'être fidelle ,
 Et de n'allumer point de guerre criminelle ;
 Et dans quelque péril que me jetta ma foi ;
 De n'oublier jamais que vous avez un Roi .

D O M P E D R E .

Je ne vous promis rien ; & je sens plus encore
 Qu'il n'est point de devoir contre ce que j'adore .
 Si je crains pour vos jours , je vais tout hasarder ;
 Et vous m'êtes d'un prix à qui tout doit ceder .
 Mais , s'il le faut , fûiez : que le plus sûr asile
 Sur vos jours menacez me laisse un cœur tranquile .
 Emmenez sur vos pas loin de ces tristes lieux
 De nôtre saint himen les gages précieux .
 Aux ordres que j'attens je sçai que ma réponse
 Va soudain m'attirer la colere d'Alphonse .
 Les Africains défaits , il ne me reste plus
 Ni railon ni prétexte à couvrir mes refus ;

DE CASTRO.

Il faut lui déclarer que quelque effort qu'il tēte,
Je ne sçaurois souscrire à l'himen de l'Infante.
Je connois de son cœur l'inflexible fierté :
Il voudra sans égard m'immoler au traité ;
Et si , de mes refus éclaircissant la cause ,
La Reine penetroit quel nœud sacré s'opose , ..
J'en frissonne d'horreur , cher Inés ; mais le Roi
Vous livreroit sans doute aux rigueurs de la loi ;
Et moi desespéré Fûiez , fûiez , Madame ;
De cette affreuse idée affranchissez mon ame.
Fûiez

INÉS.

Non. En fûiant , Prince , je me perdrois ;
Ce qu'il nous faut cacher , je le décellerois.
Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de constance ;
Dissipons les soupçons de nôtre intelligence ;
Ne nous revoions plus ; & contraignant nos feux ,
Réseruons ces transports pour des jours plus heu-
reux.

DOM PÉDRE.

J'y consens , chiere Inés. Alphonse va m'entendre.
Cachez bien l'interêt que vous y pouuez prendre.

INÉS.

Que me promettre , hélas ! de ma foible raison ,
Moi qui ne puis sans trouble entendre vôtre nom !

DOM PÉDRE.

A dieu ; reposez-vous sur la foi qui m'engage ,
Dans cet embrassement recevez-en le gage.

16

Séparons-nous.

I N E' S

I N E' S.

J'ai peine à sortir de ce lieu ;
Nous nous disons peut-être un éternel à dieu.

Fin du premier Acte.



A C T E



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, ALPHONSE.

CONSTANCE.

QUOI ! me flatai-je en vain , Seigneur , que ma
 priere
 Touche un Roi que je dois regarder comme un pere ?
 Et ne puis-je obtenir que par égard pour moi ,
 Vous n'alliez pas d'un fils solliciter la foi ?
 Ne vaudroit-il pas mieux que de nôtre himenée ,
 Lui-même impatient vint hâter la journée :
 Qu'il en pressât les nœuds ; & que cet heureux jour
 Fût marqué par la foi moins que par son amour.
 A le précipiter qui peut donc vous contraindre ?
 D'un injuste délai m'entendez-vous me plaindre ?
 Je sçai par quels sermens ces nœuds sont arrêtez :
 Mais le tems n'en est pas prescrit par les traitez ;
 Et mon frere chargea vôtre seule prudence
 D'unir , pour leur bonheur , vôtre Fils & Constance ,

ALPHONSE,

Je ne suis pas surpris , Madame , en ce moment ,
 De vous voir témoigner si peu d'empressement.

B

Cette noble fierté sied mieux que le murmure ?
 Mais de plus longs délais nous feroient trop d'injure ;
 Et moins vous vous plaignez , plus vous me faites
 voir

Que je dois n'écouter ici que le devoir.
 Par mes ordres mon fils dans ces lieux va se rendre
 Le dessein en est pris ; & je lui vais apprendre ...

CONSTANCE.

Ah ! de grace , Seigneur , ne précipitez rien .
 Entre vos interêts , daignez compter le mien .
 Si depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mere ,
 Vous m'avez toujourns vûë attentive à vous plaire ;
 Si toute ma tendresse & mes respects profonds ,
 Et de fille & de pere ont devancé les noms ;
 Daignez attendre encor ...

ALPHONSE.

De tant de résistance

Je ne sçais à mon tour ce qu'il faut que je pense.
 L'Infant est-il pour vous un objet odieux ?
 Et ce Prince à tel point a t'il blessé vos yeux ,
 Que vous trouviez sa main indigne de la vôtre ?
 Pourquoi craindre l'instant qui vous joint l'un à l'autre ?
 J'ai peine à concevoir , Madame , que mon fils
 Soit aux yeux de Constance un objet de mépris.

CONSTANCE.

Un objet de mépris ! hélas , s'il pouvoit l'être !
 Si moins digne , Seigneur , du sang qui l'a fait
 naître ,
 Son himen à mes vœux n'offroit pas un héros ,
 J'attendrois sa réponse avec plus de repos.

Mais , je ne feindrai pas de le dire à vous même ,
 Je ne la crains , Seigneur , que parce que je l'aime.
 Souffrez qu'en vôt're sein j'épanche mon secret :
 Quel autre confident plus tendre & plus discret ,
 Pourroit jamais choisir une si belle hâme ?
 L'aspect de vôt're Fils troubla d'abord mon ame.
 Des mouvemens soudains inconnus à mon cœur ,
 Du devoir de l'aimer firent tout mon bonheur ;
 Et vous jugez combien dans mon ame charmée
 S'est accru cet amour , avec sa renommée.
 Quand on vous racontoit sur l'Africain jaloux
 Tant d'exploits étonnans , s'il n'étoit né de vous ,
 Par quels vœux près de lui j'apelois la victoire !
 Par combien de soupirs célébrois-je sa gloire !
 Enfin je l'ai revû triomphant ; & mon cœur
 S'est lié pour jamais au char de ce vainqueur.
 Cependant , malheureuse , autant il m'intéresse ,
 Autant je me sens loin d'obtenir sa tendresse :
 Objet infortuné de ses tristes tiedeurs ,
 Je dévore en secret mes soupirs & mes pleurs :
 Mais il me reste au moins une foible esperance
 De trouver quelque terme à son indifférence :
 Tout renfermé qu'il est , l'excès de mon amour
 Me promet le bonheur de l'attendrir un jour.
 Attendez-le , Seigneur , ce jour , où plus heureuse ,
 Je fléchirai pour moi , son ame genereuse ;
 Et ne m'exposez pas à l'horreur de souffrir
 La honte d'un refus dont il faudroit mourir.

ALPHONSE.

Ma fille , car l'aveu que vous daignez me faire ,
 Vient d'émouvoir pour vous des entrailles de pere.
 Ces noms intéressans flattent déjà mon cœur ;
 Et je me hâte ici d'en goûter la douceur.

B ij

Ne vous allarmez point d'un malheur impossible.
 Mon fils à tant d'attraits ne peut être insensible ;
 Et, quoique vous pensiez, vous verrez dès ce jour
 Et son obeissance, & même son amour.
 Je vais

UN GARDE.

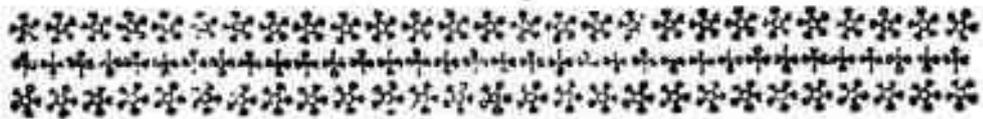
Le Prince vient, Seigneur.

CONSTANCE.

Mais, si mes pleurs sur vous ont encor quelque
 empire..... Je me retire ;

ALPHONSE.

Cessez de m'affliger par cet injuste effroi ;
 Et de votre bonheur reposez-vous sur moi.



S C E N E I I.

ALPHONSE, DOM PEDRE,

ALPHONSE.

Les Peuples ont assez célébré vos conquêtes ;
 Prince ; il est tems enfin que de plus douces Fêtes,
 Signalent cet himen entre deux Rois juré,
 Digne prix des exploits qui l'ont trop differé :
 Cet himen que l'amour, s'il faut que je m'ex-
 plique,
 Devroit presser encor plus que la politique,

Qui présente à vos vœux des vertus , des apas ,
 Que l'Univers entier ne rassembleroit pas.
 Je m'étonne toujours que sur cette alliance ;
 Vous m'aïez laissé voir si peu d'impaticence ;
 Que , loin de me presser de couronner vos feux ,
 Il vous faille avertir , ordonner d'être heureux.

DOM PEDRE.

J'esperois plus , Seigneur , de l'amitié d'un Pere.
 N'étoit-ce pas assez m'expliquer que me taire ?
 J'ai crû sur cet himen que mon Roi voudroit bien
 Entendre mon silence , & ne m'ordonner rien.

ALPHONSE.

Ne vous ordonner rien !... à ce mor téméraire ,
 Je sens que je commande à peine à ma colere ;
 Et si je m'en croïois . . . mais , Prince , ma bonté
 Se dissimule encor vôtre témérité.
 Ne croïez pas qu'ici je vous fasse une offense
 De dérober vôtre ame au pouvoir de Constance ,
 D'oposer à ses yeux la farouche fierté
 D'un cœur inaccessible aux traits de la beauté :
 Mais vous figurez-vous que ces grands himénées
 Qui des Enfans des Rois reglent les destinées ,
 Attendent le concert des vulgaires ardeurs ,
 Et , pour être achevez , veüillent l'aven des cœurs ?
 Non , Prince , loin du trône un penser si bisarre ;
 C'est par d'autres ressorts que le ciel les prépare.
 Nous sommes affranchis de la commune loi ;
 L'interêt des Etats donne seul nôtre foi.
 Laissons à nos Sujets cet égard populaire ,
 De n'approuver d'himen que celui qui sçait plaire ,
 D'y chercher le raport des cœurs & des esprits :
 Mais ce bonheur pour nous n'est pas d'assez haut prix ;

B iij

Il nous est glorieux qu'un hîmen politique
Assûre à nos dépens la fortune publique.

D O M P E D R E .

C'est pousser un peu loin ces maximes d'Etat ;
Et je ne croirai point commettre un attentat,
De vous dire, Seigneur, que malgré ces maximes,
La nature a ses droits plus saints, plus legitimes.
Le plus vil des mortels dispose de sa foi :
Ce seroit n'est-il éteint que pour le fils d'un Roi ;
Et l'honneur d'être né si près du rang suprême,
Me doit-il en esclave arracher à moi-même ?
Déjà de mes discours frémit vôtre couroux :
Mais regardez, Seigneur, un Fils à vos genoux :
Prêtez à mes raisons une oreille de pere,
Lorsque de Ferdinand vous obtintes la mere,
Sans daigner consulter ni mes yeux ni mon cœur
Vôtre foi m'engagea, me promit à sa sœur,
Je sçai que les vertus, les traits de la Princesse
Ne vous ont pas laissé douter de ma tendresse :
Vous ne pouviez prévoir cet obstacle secret
Que le fonds de mon cœur vous oppose à regret ;
Et cependant il faut que je vous le révele ;
Je sens trop que le Ciel ne m'a point fait pour elle ;
Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former,
Mon destin pour jamais me défend de l'aimer.
Si mes jours vous sont chers ; si depuis mon enfance
Vous pouvez vous louer de mon obéissance ;
Si par quelques vertus & par d'heureux exploits,
Je me suis montré fils du plus grand de nos Rois,
Laissez aux droits du sang céder la politique.
Epargnez-moi de grace un ordre tirannique.
N'accablez point un cœur qui ne peut se trahir,
Du mortel desespoir de vous désobéir.

ALPHONSE.

Je vous aime ; & déjà d'un discours qui m'offense ,
Vous auriez éprouvé la severe vengeance ,
Si malgré mon couroux , ce cœur trop paternel
N'hésitoit à trouver en vous un criminel :
Mais ne vous flatez point de cet espoir frivole ,
Que mon amour pour vous balance ma parole.
Ecouterois-je ici vos rebelles froideurs ,
Tandis qu'à Ferdinand par les Ambassadeurs ,
Je viens de confirmer l'alliance jurée ?
Eh ! que devient des Rois la majesté sacrée ,
Si leur foi ne peut pas rassurer les mortels :
Si leur trône n'est pas autant que les autels ;
Et si de leurs traitez l'engagement suprême ,
N'étoit pas à leurs yeux le decret de Dieu même !
Mais en rompant les nœuds qui vous ont engagé ,
Voulez-vous que bientôt Ferdinand outragé ,
Nous jurant désormais une guerre éternelle ,
Accoure se venger d'un voisin infidelle ?
Que des fleuves de sang...

DOM PEDRE.

Ah ! Seigneur, est-ce à vous !
A craindre d'allumer un si foible couroux ?
Bravez des ennemis que vous pouvez abatre ,
Quand on est sûr de vaincre , a-t'on peur de combattre ?
La victoire a toujours couronné vos combats ;
Et j'ai moi-même appris à vaincre sur vos pas.
Pourquoi ne pas saisir des palmes toutes prêtes ?
Embrassez un prétexte à de vastes conquêtes ;
Soumettez la Castille ; & que tous vos voisins
Subissent l'ascendant de vos nobles destins.

Heureux , si je pouvois dans l'ardeur de vous plaire ,
Sceller de tout mon sang la gloire de mon pere !

ALPHONSE.

Vos fureurs ne sont pas une regle pour moi :
Vous parlez en Soldat , je dois agir en Roi.
Quel est donc l'héritier que je laisse à l'Empire !
Un jeune audacieux dont le cœur ne respire
Que les sanglants combats , les injustes projets ;
Prêt à compter pour rien le sang de ses Sujets.
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effrené l'ambition barbare.
Est-ce pour conquerir que le Ciel fit les Rois ?
N'auroit-il donc rangé les Peuples sous nos loix
Qu'afin qu'à nôtre gré la folle tyrannie ,
Osât impunément se jouer de leur vie ?
Ah ! jugez mieux du trône ; & connoissez , mon Fils ,
A quel titre sacré nous y sommes assis :
Du sang de nos Sujets , sages dépositaires ,
Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs pe-
res ;
Au péril de nos jours il faut les rendre heureux ;
Ne conclure ni paix , ni guerre que pour eux ;
Ne connoître d'honneur que dans leur avantage :
Et quand dans ses excès nôtre aveugle courage
Pour une gloire injuste expose leurs destins ,
Nous nous montrons leurs Rois moins que leurs
assassins.
Songez-y : quand ma mort tous les jours plus pro-
chaine ,
Aura mis en vos mains la grandeur Souveraine ,
Rapelez ces devoirs & les accomplissez.
Aujourd'hui mon Sujet , Dom Pedre , obéissez ;

Et sans plus me lasser de vôtre résistance,
Dégagez ma parole en épousant Constance,
En un mot je le veux.

DOM PEDRE.

Seigneur, ce que je suis ;
Ne me permet aussi qu'un mot, ... je ne le puis.



SCENE III.

ALPHONSE, DOM PEDRE,
LA REINE, INE'S.

ALPHONSE.

MAdame, qui l'eût crû ! je rougis de le dire,
Le rebelle résiste à ce que je desire ;
Et, malgré mes bontez, vient de me laisser voir,
Cet inflexible orgueil que je n'osois prévoir.
Par l'affront solennel qu'il fait à la Castille,
Il me couvre de honte, & vous & votre fille ;
Et je ne comprends pas par quel enchantement
J'en puis suspendre encor le juste châtement.
N'est-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardisse ?
Si de sa résistance il a quelque complice ...

LA REINE.

Sa complice, Seigneur ; vous la voïez.

ALPHONSE.

Inés !

I N E' S

I N E' S.

Moi ?

L A R E I N E.

Le Prince séduit par ses foibles attraits,
 Et plus sans doute encor par beaucoup d'artifice,
 S'applaudit de lui faire un si grand sacrifice.
 Il immole ma fille à cet indigne amour.
 J'en ai prévu l'obstacle ; & depuis plus d'un jour ;
 Les regards de l'ingrat toujourns fixez sur elle,
 M'en avoient annoncé la funeste nouvelle.
 Tantôt à la perfidie , exposant mes douleurs ,
 J'étudiois ses yeux que trahissoient les pleurs ;
 Et son trouble , perçant à travers son silence ,
 Me découvroit assez l'objet de ma vengeance.
 A peine je sortois ; tous deux ils se sont vûs ,
 Ils se sont en secret long-tems entretenus ;
 Et tous deux confirmant mes premières allarmes
 Ne se sont séparés que baignés de leurs larmes.
 Regardez même encor ce coupable embarras . . .

I N E' S *au Roy.*

C'est en vain qu'on m'accuse ; & vous ne croirez
 pas . . .

D O M P E D R E.

Ne désavouez point Inés que je vous aime.
 Seigneur , loin d'en rougir , j'en fais gloire moi-même :
 Mais , laissez sur moi seul tomber vôtre couroux.
 Inés n'est point coupable ; & jamais . . .

A L P H O N S E.

Taisez-vous.

A la Reine.

Madame , en attendant qu'elle se justifie ,
Je veux qu'on la retienne , & je vous la confie,
Dans son appartement qu'on la fasse garder.

DOM PEDRE.

O ciel ! en quelles mains l'allez-vous hasarder ?
Vous exposez les jours . . .

ALPHONSE.

Sortez de ma présence ,
Ingrat ; je mets encor un terme à ma vengeance :
Vous pouvez dans ce jour réparer vos refus ;
Mais ce jour expiré , je ne vous connois plus.
Sortez.

DOM PEDRE.

Ah ! pour Inés tant de rigueur m'accable ;
Je fors ; . . .

à part.

Mais je crains bien de revenir coupable.





S C E N E I V.

ALPHONSE, LA REINE, INE'S.

A L P H O N S E.

C'En est donc fait ; l'ingrat se soustrait à ma loi.
 Que vais-je devenir ! serai-je pere ou Roi !
 Comment sortir du trouble où son orgueil me livre !
 Ciel , daigne m'inspirer le parti qu'il faut suivre.



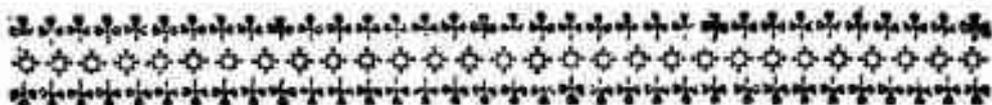
S C E N E V.

L A R E I N E, I N E ' S.

L A R E I N E.

Vous ne voïez ici que cœurs desesperez ;
 Mais je vous tiens captive , & vous m'en ré-
 pondrez.

Quand le Roi laisseroit désarmer sa colere,
 Vous ne fléchirez point une jalouse mere ;
 Et je vous jure ici que mon ressentiment
 N'aura pas vû rougir ma Fille impunément.
 Peut-être , si j'en crois la fureur qui me guide ;
 Sera-ce encor trop peu du sang d'une perfide ;
 Et le Prince cruel qui nous ose outrager
 Pourroit... vous pâlissez , à ce nouveau danger.
 Tremblez : plus de vos cœurs je vois l'intelligence,
 Plus vôtre fraïeur même en hâte la vengeance.



SCENE VI.

LA REINE, INE'S, CONSTANCE.

LA REINE.

AH ma fille ! . . .

CONSTANCE.

De quoi m'allez-vous informer ?
Madame , tout ici conspire à m'allarmer.
J'ai vû sortir le Prince , enflâmé de colere ;
Et la même fureur éclate au front du Pere.
De quels malheurs . . .

LA REINE.

Le Prince ose vous refuser.
Voilà , voilà l'objet qui vous fait mépriser.
Gardes , conduisez-la. Ma fille est outragée :
Mais dussai-je en périr , elle sera vengée.

CONSTANCE.

Ah ! ne vous chargez pas de ces barbares soins.
Quand je serai vengée , en souffrirai-je moins ?





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, LA REINE.

ALPHONSE.

Où ; qu'elle vienne, avant que mon cœur s'abandonne

Aux conseils violens que le couroux lui donne.
 Il faut de la prudence empruntant le secours,
 D'un trouble encor naissant interrompre le cours.
 Voïons Inés ; suivons ce que le ciel m'inspire ;
 Dans le fond de son cœur je me promets de lire.
 Madame, je l'attens, qu'on la fasse venir ;
 Je vais voir si je dois pardonner ou punir.

LA REINE.

Eh ! peut-elle, Seigneur, n'être pas criminelle ?
 L'amour seul qu'elle inspire est un crime pour elle :
 Mais elle ne s'est pas bornée à le souffrir ;
 Soigneuse de l'accroître, ardente à le nourrir,
 Et plus superbe encor par l'himen qu'elle arrête,
 Elle s'est tout permis, pour garder sa conquête.
 Un des siens me le vient d'avouer à regret :
 Tous les jours auprès d'elle introduit en secret,
 Le Prince ne suivant qu'un fol amour pour guide,
 Va de ses entretiens goûter l'apas perfide.
 Sans doute à la révolte elle ose l'enhardir,
 La laisserez-vous donc encor s'en applaudir ;

DE CASTRO.

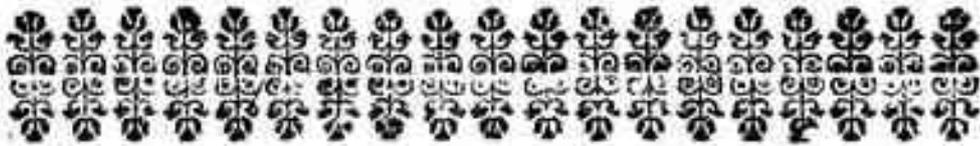
31

Au lieu d'intimider aux dépens de la vie
Celles que séduiroit son audace impunie ?
De la severité si vous craignez l'excès,
De la douceur aussi quel seroit le succès ?
Voulez-vous tous les jours qu'une fiere Sujete,
Des Enfans de les Rois médite la défaite ;
Que profitant d'un âge ouvert aux vains desirs,
Où le cœur imprudent vole aux premiers plaisirs,
-Elle usurpe sur eux un pouvoir qui nous brave,
Et dans les Souverains se choisisse une Esclave ?
Délivrez vos Enfans de ce funeste écueil ;
De ces fieres beautez épouvantez l'orgueil ;
Et qu'Inés condamnée aprenne à ces rebelles
A respecter des cœurs trop élevez pour elles.

ALPHONSE.

Je voulois la punir ; & mon premier transport
Avec vos sentimens n'étoit que trop d'accord :
Mais je ne suis pas Roi pour ceder sans prudence
Aux premiers mouvemens d'une aveugle vengeance.
Il est d'autres moïens que je dois éprouver.
Ordonnez qu'elle vienne à l'instant me trouver,





S C E N E I I.

ALPHONSE.

O Ciel, tu vois l'horreur du sort qui me menace !
 Je crains toujours qu'un Fils, consommant son
 audace,
 Ne me réduise enfin à la nécessité
 De punir malgré moi la coupable fierté.
 N'oppose point en moi le Monarque & le Pere ;
 Chasse loin de mon Fils ce transport téméraire.
 Je lui vais enlever l'objet de tous ses vœux ;
 Fai qu'à ses feux éteints succèdent d'autres feux ;
 Qu'il perde son amour, en perdant l'esperance.
 Protege, juste Ciel, daigne aider ma prudence.



S C E N E I I I.

ALPHONSE, I N E' S.

ALPHONSE.

Venez, venez, Inés. Peut-être attendez-vous
 Un rigoureux Arrêt dicté par le couroux.
 Vous jetez la discorde au sein de ma Famille ;
 Contre le Portugal vous armez la Castille,
 Et vos yeux, seul obstacle à ce que j'ai promis,
 M'allarment plus ici qu'un peuple d'ennemis.

Je

DE CASTRO.

33

Je veux bien cependant ne pas croire, Madame,
 Que d'un Fils indiscret vous aprouviez la flâme ;
 Ni qu'en entretenant ses transports furieux,
 Vôtrecœur ait eu part au crime de vos yeux ;
 Je ne punirai point des malheurs, que peut-être,
 Malgré vôtrevirtu vos charmes ont fait naître :
 Quoiqu'il en soit enfin, je veux bien l'ignorer,
 Sans rien approfondir, il faut tout réparer.

I N E' S.

Je l'ai bien crû, Seigneur, d'un Monarque équita-
 ble,
 Qu'il ne se plairoit pas à me croire coupable ;
 Que lui-même plaignant l'état où je me vois,
 Ne m'accableroit point . . .

A L P H O N S E.

Inés, écoutez moi.

De vos nobles Aïeux je garde la mémoire :
 Du sceptre que je porte ils ont accru la gloire :
 Vôtrelang illustré par cent fameux exploits,
 Ne le cede en ces lieux qu'à celui de vos Rois.
 Sur tout à vôtrevieillard, guide de mon enfance,
 Je sçai ce que mon cœur doit de reconnoissance.
 C'est ce sage héros qui m'aprit à regner ;
 Et par lui la vertu prit soin de m'enseigner
 Comme on doit soutenir le poids d'une couronne,
 Pour mériter les noms que l'Univers me donne,
 D'un service si grand plus je vous peins l'éclat,
 Plus vous voiez combien je craindrois d'être ingrat,
 Recevez donc le prix de ce peu de sagesse
 Que dès mes jeunes ans je dûs à la vieillesse ;
 Et vous même jugez par d'illustrés effets
 Si je sçais au service égalier les bienfaits.

C

Rodrigue est de mon sang , il vous aime , Madame ;
 Il m'a souvent pressé de couronner sa flâme.
 Je vous donne à ce Prince , & par un si beau don
 Alphonse ne craint point d'avilir sa maison.
 Mes Peuples par le rang où ce choix vous appelle
 Connoîtront de quel prix m'est un ami fidelle.
 Je vais par vos honneurs apprendre au Portugal
 Que qui forme les Rois , est presque leur égal.

I N E' S.

Des services des miens vantez moins l'importance,
 L'honneur de vous les rendre en fût la récompense :
 S'ils ont versé leur sang , il étoit vôtre bien ;
 Ils ont fait leur devoir , vous ne leur devez rien.
 Mais si trop généreux , vôtre bonté suprême
 Vouloit en moi , Seigneur , paier leur devoir même ,
 Je vous demanderois pour unique faveur
 De me laisser toujours maîtresse de mon cœur.
 Rodrigue par ses feux ne sert qu'à me confondre ;
 Je ne sens que l'ennui de n'y pouvoir répondre.
 Eh ! que me serviroient les honneurs éclatans
 D'un himen que jamais l'amour . . .

A L P H O N S E.

Je vous entens ,
 Superbe ; ce discours confirme mes allarmes.
 Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
 Quoi ! c'est donc pour mon Fils que vous vous réservez !
 Et c'est contre son Roi , vous , qui le soulevez ?
 Il vous tarde à tous deux qu'une mort désirée
 Ne tranche de mes jours l'incommode durée.
 Je gêne de vos feux , l'ambitieuse ardeur.
 Mon Fils doit avec vous partager la grandeur ;

Et le rebelle en proie à l'amour qui l'entraîne,
 Ne brûle d'être Roi que pour vous faire Reine.
 Que sçai-je même encor si plus impatient,
 Au mépris de la loi, peut-être l'oubliant,
 Votre amour n'auroit point réglé sa destinée,
 Et bravé les dangers d'un secret himenée!

I N E' S.

O Ciel! que pensez-vous?

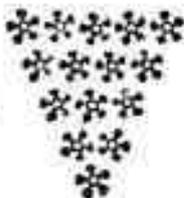
A L P H O N S E.

Si jamais vous l'osiez,
 Si d'un nœud criminel je vous sçavois liez,
 Téméraire, tremblez; n'espérez point de grace;
 'opprobre & le supplice expieront votre au-
 dace.

'est votre même Aïeul dont je vai te la foi,
 qui pour l'honneur du trône en a dicté la loi,
 et jusques sur son sang, s'il se trouvoit coupable,
 se força d'en jurer l'exemple inviolable.

Il sembloit qu'il prévit l'objet de mon courroux,
 et qu'il faudroit un jour le signaler sur vous.
 Mais, si vous osiez justifier ses craintes!

'est lui que j'en atteste, insensible à vos plaintes,
 et prompt à prévenir des exemples pareils,
 aux dépens de vos jours je suivrois les conseils.





SCENE IV.

LA REINE, ALPHONSE,
I N E' S.

LA REINE.

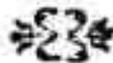
AH ! Seigneur , prévenez la dernière disgrâce ;
Le coupable Dom Pedre eût déjà dans la place,
La fureur dans les yeux, les armes à la main ,
Suivi d'un peuple prêt à servir son dessein.
De tous côtes s'éleve une clameur rebelle ;
Chaque moment grossit la troupe criminelle ;
Tous jurent de le suivre ; & leurs cris aujourd'hui
Ne reconnoissent plus de Souverain que lui.
De ce Palais sans doute ils vont forcer la Garde.

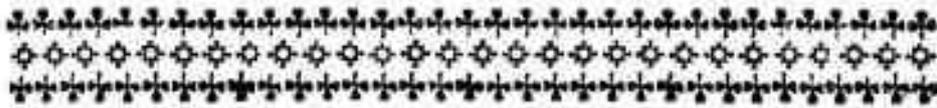
ALPHONSE.

Ciel ! à cet attentat faut-il qu'il se hasarde !
Malheur que je n'ai pû prévoir, ni prévenir !
C'en est fait. Allons donc me perdre ou le punir.

A la Reine.

Vous, retenez Inés.





SCENE V.

LA REINE, I N E' S.

LA REINE.

Voilà donc votre ouvrage ;
 confide !

I N E' S.

Epargnez-vous la menace & l'outrage.
 adame , puis-je craindre un impuissant courroux ;
 quand je suis mille fois plus à plaindre que vous.
 élas ! d'Alphonse seul le sort vous inquiète.
 si Dom Pedre périt , vous êtes satisfaite.
 l'un & l'autre péril accable mes esprits ;
 et je crains pour Alphonse autant que pour son Fils.
 quelque succès qu'il ait ; qu'il triomphe , ou qu'il
 meure ,
 puisqu'il est criminel , il faut que je le pleure ;
 et c'est la même peine à ce cœur abatu
 l'avoir à regretter sa vie , ou sa vertu.

LA REINE.

Osez-vous affecter ce chagrin magnanime,
 cruelle ; quand c'est vous qui le forcez au crime ?
 quand vous voyez l'effet d'un amour aplaudi ,
 que du moins par l'espérance vous avez enhardi ?
 mais que fais-je ! Pourquoi perdre ici les paroles ?
 la haine n'entre point dans ces détails frivoles ;

C iij

Et que ce soit ou non l'ouvrage de vos soins ,
 On vous aime , il suffit ; je ne vous hais pas moins.
 De Dom Pedre & de vous mes malheurs sont le crime,
 Puissiez-vous l'un & l'autre en être la victime.
 Quel bruit entens-je , ô Ciel ! c'est l'Infant que je
 voi :
 O desespoir ! sçachons ce que devient le Roi ;



S C E N E V I.

D O M P E D R E , I N E S.

D O M P E D R E *l'Épée à la main.*

ENfin , à la fureur d'une fiere ennemie
 Je puis , ma chere Inés , dérober vôte vie ;
 Venez

I N E S.

Qu'avez-vous fait , Prince ; & faut-il vous voir
 Pour mes malheureux jours trahir vôte devoir ?
 Quoi ! Dom Pedre , l'objet d'une flâme si belle ,
 N'est plus qu'un Fils ingrat & qu'un Sujet rebelle !
 Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien ?
 Vôte crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.
 Mais qu'apperçois-je ! ô Ciel ! quel sang teint cette
 épée !
 J'en frémis ; dans quel sein l'auriez-vous donc trem-
 pée ?

D O M P E D R E.

Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur.
 Non , j'ai de ce péril affranchi ma fureur.

Aux portes du Palais dès que j'ai vû mon pere
 A nos premiers efforts opofer sa colere ,
 J'ai fui de sa présence , & quittant les mutins ,
 Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins ;
 Et sur quelques Soldats laissant tomber ma rage ,
 De qui m'a résisté la mort m'a fait passage.
 Hâtez-vous , suivez-moi.

I N E' S.

Non , ne l'esperez pas.
 Prince , je crains le crime & non point le trépas.
 Dans ce désordre affreux , je ne puis vous entendre.
 Allez à vôtre pere , & courez le défendre.
 Allez mettre à ses pieds ce fer sédition ;
 Méritez vôtre grace , ou mourez à ses yeux.
 Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable ,
 A vous perdre innocent , qu'à vous sauver coupable.

D O M P E D R E.

Laissez-moi mettre au moins vos jours en sûreté.
 Je ne crains que pour vous un Monarque irrité.
 Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace ;
 Et je reviens alors lui demander ma grace.
 J'écoute jusques-là l'inflexible courroux ;
 Et ne puis rien sur moi , tant que je crains pour vous.

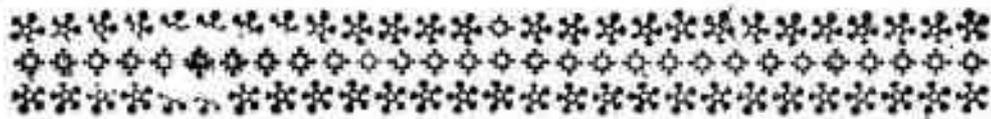
I N E' S.

Ah ! par tout ce qu'Inés eût sur vous de puissance ,
 Reprenez , s'il se peut , toute vôtre innocence.
 Allez désavoüer de coupables transports ;
 Pour prix de mon amour , donnez-moi vos remords.
 Mais si vous m'en croïez moins qu'une aveugle rage ,
 Je demeure en ces lieux , & j'y suis vôtre ôtage.

D O M P E D R E.

Quoi ! barbare , osez-vous refuser mon secours ?

C iij



SCENE VII.

CONSTANCE, DOM PEDRE,
I N E S.

CONSTANCE.

AH ! Dom Pedre fûiez ; il y va de vos jours.
 Vous allez voir Alphonse ; & sa seule présence
 A des séditieux désarmé l'insolence.
 Ils n'ont pû soutenir sur son front irrité
 La fureur confonduë avec la majesté.
 Tout est paisible. Il vient ; & sa colere aigrie
 S'il vous voit . . .

DOM PEDRE.

Est-ce à vous de trembler pour ma vie,
 Genereuse Princesse ? & par quelle bonté
 Prendre un soin que Dom Pedre a si peu mérité ?

CONSTANCE.

D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure ;
 Je vois trop vos dangers pour sentir mon injure,
 Ne perdez point de tems ; hâtez vous & fûiez ;
 Je vous pardonne tout , pourvû que vous viviez,
 Ne vous exposez point à la rigueur fatale . .
 Fûiez , vous dis-je encor , fust-ce avec ma rivale,
 O Ciel ! le Roi paroît.



SCÈNE VIII.

ALPHONSE, CONSTANCE,
DOM PEDRE, INÉS, LA REINE.

ALPHONSE *sans voir Dom Pedre.*

Où, trop coupable Fils,
De ta rebellion tu recevras le prix.
Rien ne peut te sauver . . . mais je vois le perfide.
Eh bien ! ton bras est-il tout prêt au parricide ?
Traître, rend ton épée, ou m'en perce le sein.
Choisi.

DOM PEDRE.

Ce mot, Seigneur, l'arrache de ma main.
En vous la remettant ma perte est infaillible ;
Je ne connois que trop vôtre cœur inflexible ;
Mais je ne puis, malgré le péril que je cours,
Balancer un moment mon devoir & mes jours.
Disposez-en, Seigneur : mais que vôtre vengeance
Sçache au moins discerner le crime & l'innocence.
C'est pour sauver Inés que je m'étois armé ;
J'en ai crû sans égard mon amour allarmé ;
Et je la dérobois au sort qui la menace,
Si la vertu se fût prêtée à mon audace.
Je n'ai pû la fléchir ; & bravant mon effroi,
Elle veut en ces lieux vous répondre de moi.
Reconnoissez du moins ce courage héroïque.
Délivrez-la, * Seigneur, d'une main tyrannique
Qui pourroit . . .

* *Montrant la Reine.*

I N E S

ALPHONSE.

Tu devrois t'occuper d'autres soins.
 Tu la servirois mieux en la défendant moins.
 Crains pour elle & pour toi . . .

D O M P E D R E .

S'il faut qu'elle périsse ;
 Hâtez-vous donc, Seigneur, d'ordonner mon supplice.
 Songez , si vous n'usez d'une prompte rigueur ,
 Que tant que je respire , il lui reste un vengeur.
 Vainement vous croïez la révolte calmée ;
 Il ne faut qu'un instant pour la voir r'allumée ;
 Le peuple malgré vous peut briser ma prison.
 Je ne connoîtrois plus ni devoir ni raison ;
 Par des torrens de sang, s'il falloit les répandre ,
 J'irois venger Inés , n'ayant pû la défendre ;
 Dans mes transports cruels renverser tout l'Etat ;
 Punir sur mille cœurs cet énorme attentat ;
 Et du carnage alors ma fureur vengeresse
 N'excepte que vos jours & ceux de la Princesse ;

ALPHONSE.

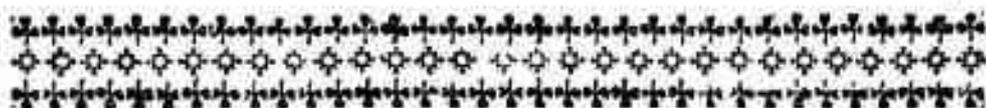
Gardes , délivrez-moi de cet emportement ;
 Et qu'il soit arrêté dans son appartement.
 Fils ingrat & rebelle , où réduis-tu ton pere ?
 Faudra-t-il immoler une tête si chere !

A la Reine.

Rentrez avec Inés.

A Constance.

Ne suivez point mes pas.
 Dans ces affreux momens je ne me connois pas.



ACTE IV.

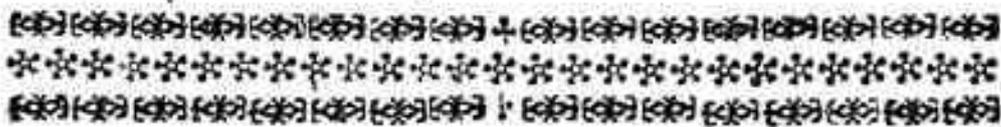
SCENE PREMIERE.

ALPHONSE à un Garde.

QU'on m'amène mon Fils. Que mon ame est émûë !

Quel sera le succès d'une si triste vûë !
 Si touÿours inflexible il brave encor mes loix ,
 Je vais donc voir mon Fils pour la dernière fois.
 N'ai-je par tant de vœux obtenu sa naissance ;
 N'ai-je avec tant de soins élevé son enfance ;
 Et formé sur mes pas au mépris du repos ,
 Ne l'ai-je vû si-tôt égaler les héros ,
 Que pour avoir à perdre une tête plus chere !
 N'étoit-il donc , ô Ciel , qu'un don de ta colere !
 Seul , tu me consolais , mon Fils ; & sans chagrin ,
 Je sentoïis de mes jours le rapide déclin :
 Dans un digne héritier je me voïois renaître :
 Je croïois à mon Peuple élever un bon Maître ;
 Et de ton regne heureux , présageant tout l'honneur ,
 D'avance je goûtoïis ta gloire & leur bonheur !
 Que devient désormais cette douce esperance !
 Tu n'es plus que l'objet d'une juste vengeance.
 Ton Pere & tes Sujets vont te perdre à la fois ;
 Ta mort est aujourd'hui le bien que je leur dois.
 Ta mort ! Et cet Arrêt sortiroit de ma bouche ?
 La nature frémit d'un devoir si farouche.

Je dois te condamner : mais mon cœur combattu
 Ressent l'horreur du crime en suivant la vertu.
 Je ne sçais quelle voix crie au fonds de mon ame,
 Te justifie encor par l'exès de ta flâme ;
 Me dit , pour excuser tes attentats cruels ,
 Que les plus furieux sont les moins criminels.
 J'ai du moins reconnu que malgré ton yvresse ,
 Tu n'as point pour ton pere étouffé ta tendresse :
 J'ai vû qu'au desespoir de me désobéir ,
 Tu mourois de douleur , sans pouvoir me haïr.
 Mais de quoi m'entretiens-je ? & que prétens-je faire ?
 Au mépris de mon rang ne veux-je être que pere ?
 Ah ! ce nom doit ceder au nom sacré des Rois.
 Quittons le diadème , ou vengeons-en les droits.
 En pleurant le coupable , ordonnons le suplice ;
 Effraïons mes Sujets de toute ma justice ;
 Et que nul ne s'expose à sa sévérité ,
 En voïant que mon Fils n'en n'est pas excepté.



SCENE II.

ALPHONSE, DOM PEDRE.

ALPHONSE.

LE Conseil est mandé, Prince, je vais l'entendre.
 Vous jugez de l'Arrêt que vous devez attendre ;
 Et quand par vos fureurs vous m'avez offensé ,
 C'est vous-même , mon Fils , qui l'avez prononcé.
 Vous pouvez cependant mériter vôtre grâce.
 L'obéissance encor peut réparer l'audace.

Tout irrité qu'il est, ce cœur parle pour vous ;
 Et je sens que l'amour y suspend le courroux,
 Achevez de le vaincre. Un repentir sincere
 Peut me rendre mon Fils, & va vous rendre un Pere.
 C'est moi qui vous en prie ; & dans mon tendre effroi,
 Je cherche à vous fléchir, moins pour vous que pour
 moi.

J'oublierai tout enfin : dégagez ma promesse.
 Il faut aujourd'hui même épouser la Princesse ;
 Et si vous refusez ce nœud trop attendu,
 J'en mourrai de douleur ; mais vous êtes perdu.

D O M P E D R E .

Connoissez vôte Fils, Seigneur : malgré son cri-
 me ,

Il tient encor de vous un cœur trop magnanime.
 Les plus affreux périls ne sçauroient m'ébranler.
 Vous rougiriez pour moi, s'ils me faisoient trembler.
 Je ne crains point la mort ; & ce que n'a pû faire
 L'amour & le respect que je porte à mon pere ,
 Les suplices tout prêts ne peuvent m'y forcer.
 Voila mes sentimens ; vous pouvez prononcer.

A L P H O N S E .

Eh ! pourquoi conserver, en méritant ma haine,
 Ce reste de respect qui ne sert qu'à ma peine ?
 Laisse-moi plutôt voir un Fils dénaturé,
 Un ennemi mortel contre moi conjuré,
 Tout prêt à me percer d'un poignard parricide.
 R'affermi ma justice encore trop timide ;
 Et quand tu me réduis enfin à le vouloir,
 Laisse-moi te punir au moins sans desespoir.

D O M P E D R E .

J'ai mérité la mort.

ALPHONSE :

Je t'offre encor la vie.

D O M P E D R E .

Que faut-il ?

ALPHONSE :

Obéir.

D O M P E D R E .

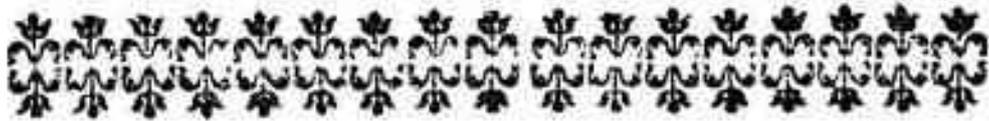
Elle m'est donc ravie.

Je ne puis à ce prix jouïr de vos bontez.

ALPHONSE *aux Gardes.*

Faites entrer les Grands ; & vous , Prince , partez.





SCENE III.

ALPHONSE, RODRIGUE,
HENRIQUE, & les autres GRANDS
du Conseil.

ALPHONSE.

Que chacun prenne place.* Hélas! à mes allarmes
Je vois que tous les yeux donnent déjà des lar-
mes.

D'un trouble égal au mien vous paroissez saisis ;
Vous semblez tous avoir à condamner un Fils.
Triomphons vous & moi d'une vaine tristesse.
Que la seule Justice ici soit la maîtresse.
Ceux que le Ciel choisit pour le Conseil des Rois,
N'ont plus rien à pleurer que le mépris des Loix.
Vous sçavez que l'Infant par un refus rebelle,
Des Traitez les plus saints rompt la foi solennelle,
Qu'à la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain,
A forcé ce Palais les armes à la main ;
Que content d'éviter l'horreur du Parricide,
Il me laissoit en proie à ce Peuple perfide
Qui promettoit ma tête & mon trône à l'Ingrat,
Si je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.
Vous avez à venger la Grandeur souveraine ;
Vous avez vû le crime ; ordonnez-en la peine.
Vous, Rodrigue, parlez.

* Après qu'on s'est placé.

I N E ' S
R O D R I G U E .

Le devrois-je , Seigneur ?

Je vous ai pour Inés fait connoître mon cœur,
Peut-être , sans l'amour dont elle est prévenueë ,
De vous-même aujourd'hui je l'aurois obtenuë ;
L'Infant seul , de ma flâme , est l'obstacle fatal ;
Et vous me commandez de juger mon rival !
Consultez seulement vôtre propre clémence,
Ce que vous ressentez , vous dit ce que je pense.
Pour ce cher criminel tout doit vous attendrir.
Peut-on délibérer s'il doit vivre ou mourir ?
Pardonnez mes transports ; mais c'est mettre en ba-
lance

La grandeur de l'Empire avec sa décadence :
C'est douter si du joug il faut nous dérober ,
Et si vôtre grand nom doit s'accroître ou tomber,
Eh ! quel autre après vous en soustiendrait la gloire ?
Qui , sous nos Etendarts , fixeroit la victoire ?
Vous ne l'avez point vû : mais vos regards surpris
Auroient à tous les coups reconnu vôtre Fils ;
Et sur quelque attentat qu'il faille ici résoudre ,
Dans ses moindres exploits , trouvé de quoi l'absou-
dre.

Il ose , dites-vous , violer les Traitez ;
Mais les Traitez des Rois sont-ils des cruautés ?
Faut-il aux interêts , aux vœux de la Castille
Immoler sans pitié vôtre propre famille ?
N'avez-vous pas , Seigneur , par vos empressements
Avec assez d'éclat dégagé vos sermens ?
Croïez que Ferdinand rougiroit si Constance
Ne tenoit un époux que de l'obéissance ,
Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs ,
Et lui promet par tout des sceptres & des cœurs.

Il force le Palais : je conviens de son crime :
 Mais vous-même jugez du dessein qui l'anime.
 Il n'en veut point au trône ; il respecte vos jours ;
 Au seul danger d'Inés il donne son secours.
 Amant désespéré plutôt que Fils rebelle ,
 Mérite-t. il la mort d'avoir tremblé pour elle !
 Daignez lui rendre Inés ; vous retrouvez un Fils ,
 Touché de vos bontez , & d'autant plus soumis.
 Je dirai plus encor : s'il le faut , qu'il l'épouse.
 Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse ;
 Mais , dussai-je en mourir , sauvez votre soutien ;
 Sa vie est tout , Seigneur , & la mienne n'est rien.

A L P H O N S E.

Je reconnois mon sang. Cet effort magnanime ,
 Même , en vous abusant , est bien digne d'estime.
 Votre cœur à sa gloire immole son repos ;
 Et vous prononcez moins en Juge qu'en Heros.
 Mais écoutons Henrique.

H E N R I Q U E.

Hélas ! que puis-je dire ?
 Dans le trouble où je suis , à peine je respire.
 Oüi , Seigneur ; & vos yeux , s'ils voioient mes dou-
 leurs ,
 Entre Dom Pedre & moi partageroient leurs pleurs ,
 Dans le dernier combat il m'a sauvé la vie ;
 Par le fer Africain elle m'étoit ravie ,
 Si ce genereux Prince , ardent à mon secours ,
 Au coup prêt à tomber n'eût derobé mes jours.
 C'est donc pour le juger que son bras me délivre !
 A mon liberateur , Ciel pourrois-je survivre !
 Plus qu'à son pere même il m'est cher aujourd'hui ;
 Il tient de vous la vie , & je la tiens de lui.

D

Je sçais pourtant, Seigneur, que la reconnoissance
 Du devoir d'un Sujet jamais ne nous disperse.
 Ce sacré Tribunal ne m'offre que mon Roi :
 Et je ne vois ici que ce que je vous doi.
 C'est ma sincérité. Vous l'allez donc connoître.
 Dans la peur d'être ingrat, je ne serai point traître.
 Dom Pedre par son crime a mérité la mort ;
 Et les Loix, malgré nous, décident de son sort.
 La Majesté suprême une fois méprisée,
 Sans le sang criminel ne peut être apaisée ;
 Et ces droits qu'aujourd'hui doivent venger vos
 coups,
 Sont ceux de vôtre rang, & ne sont point à vous.
 Quoique d'un tel Arrêt la rigueur vous confonde,
 Vous en êtes comptable à tous les Rois du monde.
 Je n'ose dire plus....

ALPHONSE.

Acheve.

HENRIQUE.

Je ne puis.

ALPHONSE.

Ne me déguise rien ; Tu le dois.

HENRIQUE.

J'obéis.

S'il faut qu'en sa faveur la pitié vous fléchisse,
 Vous ne regnerez plus qu'au gré de son caprice.
 Le peuple qui croira qu'il s'est fait redouter,
 Sur les moindres chagrins prêt à se révolter,
 Et méprisant pour lui vos ordres inutiles,
 Va livrer tout l'Etat aux discordes civiles,

DE CASTRO.

51

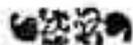
Vous verriez tous les cœurs apuier ses projets ;
Vous n'auriez qu'un vain trône , il auroit les Sujets.
Ma parole tremblante à chaque instant s'arrête.
Il a sauvé mes jours , & je proscriis sa tête !
Mais je dois à mon Roi de sinceres avis.
Ma mort acquitera ce que jè dois au Fils.

ALPHONSE.

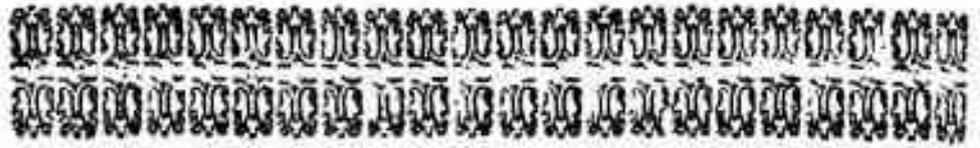
De la foi d'un Sujet , ô prodige héroïque !
Alphonse en ce moment pourra t-il moins qu'Henri-
que !
Je vois ce qu'il t'en coûte ; & tu m'apprens trop bien,
Qu'où la Justice parle, on doit n'écouter rien.
Oùï , oùï , de ta vertu l'autorité suprême
L'emporte dans mon cœur sur la nature même.

Aux autres Conseillers.

Je vois trop vos conseils. Ce silence , ces pleurs
annoncent mon devoir en plaignant mes malheurs
et condamne mon Fils ; il va perdre la vie.
C'est à vous , chers Sujets , que je le sacrifie ;
quelque crime où l'ingrat se soit abandonné,
si je n'étois que pere , il seroit pardonné.
Consolez-vous. Songez que ma prompte vengeance
élimine vos Enfants d'une injuste puissance ;
Qu'on doit tout redouter de qui trahit la Loi ;
et qu'un Sujet rebelle est tiran , s'il est Roi.
L'arrêt en est porté. Que chacun se retire ;
et vous, de son destin , Mandoce , allez l'instruire.



Dij



S C E N E I V.

ALPHONSE.

Mais quel sera le mien ? malheureux , qu'ai-je
fait !

Devoir impitoiable , êtes-vous satisfait ?

Je la puis donc goûter cette gloire inhumaine

Qu'a connue avant moi la fermeté Romaine !

Severe Manlius , inflexible Brutus ,

N'ai-je pas égalé vos feroces vertus ?

Je prononce un Arrêt que mon cœur défavouë.

Eh bien ! que l'Univers avec horreur te louë ,

Monarque infortuné ! mais d'un si grand effort

Je ne souhaite plus d'autre prix que la mort.





SCENE V.

ALPHONSE, CONSTANCE,

LA REINE.

CONSTANCE.

SEigneur , le croirons-nous ce jugement barbare ?
 Tout le Conseil en pleurs d'avec vous se sépare,
 Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu,
 Vous avez condamné vôtre Fils ! ...

ALPHONSE.

Je l'ai dû.

CONSTANCE.

Pouvez-vous l'avoüer ? Ciel ! & puis-je l'entendre,

LA REINE.

Quels suplices cruels pour un Pere si tendre ,
 Et faut il que l'Infant par sa temerité
 Vous ait réduit , Seigneur à la nécessité.
 De ...

ALPHONSE.

Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire ,
 adame ? quand j'ai fait ce que je devois faire ,
 Quand malgré mon amour , j'ose le condamner ,
 C'est à vous de penser que j'ai dû pardonner.

D iij

54

I N E' S.

Je vois trop qu'aujourd'hui mon Fils n'a plus de
mere.

Je vais le pleurer seul.



SCENE VI.

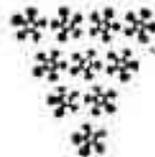
CONSTANCE, LA REINE.

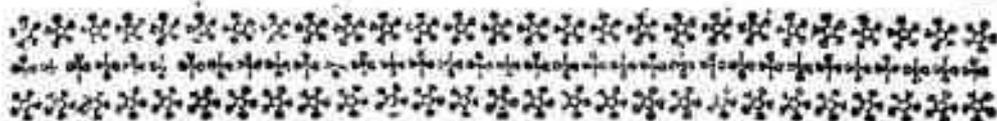
CONSTANCE.

AH ! si je vous suis chere,
Madame , profitez de cet heureux moment ;
Re-doublez par vos pleurs son attendrissement ;
Sauvez un malheureux du coup qui le menace ;
Allez ; parlez ; pressez ; vous obtiendrez sa grace.

LA REINE.

Je le suis. De mes soins attendez le succès ;
Et fiez-vous à moi de vos vrais interêts.





SCENE VII.

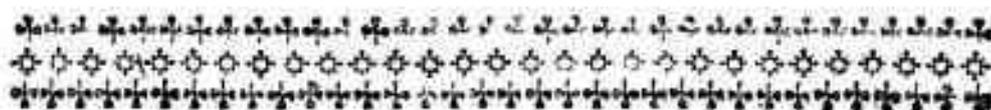
CONSTANCE.

Garde , cherchez Inés ; qu'un moment on
l'ameine.

Je dois l'entretenir par l'ordre de la Reine.

Le Garde sort.

Il le faut ; pour sauver de si précieux jours ,
De ma propre rivale implorons le secours ;
Heureuse qu'il vécût , fust ce pour elle-même ,
Il n'importe à quel prix je sauve ce que j'aime.



SCENE VIII.

CONSTANCE , INE'S.

CONSTANCE.

Dom Pedre est condamné , Madame.

INE'S.

O desespoir !

CONSTANCE.

Vous sçavez mon amour ; & vous avez pû voir
Que malgré ses refus , malgré ma jalousie ,
Je ne connois encor d'autre bien que la vie.

D iij

La Reine va tâcher de fléchir un époux ;
 Moi-même je ne puis qu'embrasser ses genoux :
 Mais quel foible secours contre un Roi si sévère !
 Si pour le mieux servir , vôtre amour vous éclaire ,
 Vous sçavez quels amis peuvent s'unir pour lui ,
 Par quelle voie il faut s'en assurer l'apui ,
 Je suis prête à tenter , pour obtenir qu'il vive ,
 Tout ce que vous feriez , si vous n'étiez captive ;
 Vos conseils sont des loix que vous m'allez dicter ,
 Et qu'au prix de mes jours je cours executer.

I N E' S.

Dans un trouble si grand j'ai peine à vous répondre.
 Mes fraïeurs , vos bontez , tout sert à me confondre.
 Le Prince ne vous doit paroître qu'un ingrat ;
 D'un outrage apparent vous avez vû l'éclat ;
 Je ne suis à vos yeux qu'une indigne rivale ;
 Cependant . . .

C O N S T A N C E .

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale.
 Le Prince nous est cher , songeons à le sauver ,
 Et sans autre intérêt que de le conserver.

I N E' S.

Ce discours genereux raffermir ma constance.
 Il me reste , Madame , encor une esperance.
 Vous seule auprès du Roi , m'ouvrant un libre accès ,
 Pouvez de mes desseins préparer le succès.
 La Reine arrêteroît ce que j'ose entreprendre.
 Parlez vous-même au Roi ; qu'il consente à m'en-
 tendre.
 J'espere , en levoïant , désarmer son couroux.
 Je sauverai le Prince ; & peut-être pour vous,

DE CASTRO.
CONSTANCE.

57

Vous me feriez , Madame , une injure cruelle
De penser que ce mot pût redoubler mon zele.
Mon cœur brûle pour lui d'un feu plus genereux.
L'honneur de le sauver est tout ce que je veux.
Rentrez. Je vais au Roi faire parler mes larmes ;
Puisse aujourd'hui le Ciel vous prêter d'autres armes !
Qu'il redonne le Prince à nos vœux empressez ;
Il n'importe pour qui ; qu'il vive ; c'est assez.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, CONSTANCE.

LA REINE.

QU'avez-vous obtenu ? vous êtes outragée,
 Ma fille, & vous semblez craindre d'être vengée !
 Quels sont donc vos desseins ? & pour quels intérêts
 Prétendez vous qu'Alphonse écoute encor Inés ?
 Pourquoi, loin de sentir une injure cruelle,
 Mandier par vos pleurs une injure nouvelle ;
 Vous exposer à voir deux amans odieux
 De vos maux & des miens triompher à nos yeux ?

CONSTANCE.

Ah ! sans me reprocher ma pitié genereuse,
 Souffrez que la vertu du moins me rende heureuse.
 C'est, pour ne point rougir des affronts qu'on m'a faits,
 Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls bien-
 faits.

Quand Lisbonne avec vous a reçu vôtre fille,
 Ses Peuples bénissoient les dons de la Castille ;
 Leurs cris remplissoient l'air des plus tendres souhaits ;
 Ils croïoient avec moi voir arriver la paix.

Quelle paix , juste Ciel ! quelle paix sanguinaire !
 Je leur apportoïis donc la celēste colere !
 Je venoïis diviser les cœurs les plus unis ,
 Et par la main du Pere assassiner le Fils !
 Quoi ! leurs pleurs désormais accuseroïent Constan-
 ce

De la mort d'un Héros leur unique esperance !
 Hélas ! ce seul penser redouble mes terreurs.
 Puisse l'heureuse Inés prévenir ces horreurs.
 Je n'ose me flater du succès qu'elle espere ;
 Mais , Madamé , à ce prix qu'elle me seroit chere !

L A R E I N E .

Et moi dans les chagrins que tous deux m'ont don-
 nez ,

Je les haïs d'autant plus que vous leur pardonnez.
 Je ne puis voir trop-tôt expirer mes victimes ;
 Vous avoir méprisée est le plus grand des crimes.
 Et comment d'un autre œil verrois-je l'un l'autre main ,
 Qui vous fait le jouet d'un farouche dédain ?
 Dom Pedre a pû lui seul vous faire cet outrage.
 C'est un monstre odieux trop digne de ma rage.
 Je sens pour vous l'affront que vous ne sentez pas ;
 Et je voudrois paier sa mort de mon trépas.

C O N S T A N C E .

Vous voulez donc le mien ?

L A R E I N E .

L'aimeriez-vous encore ?

C O N S T A N C E .

Oüi : tout ingrat qu'il est , Madame , je l'adore.
 Cachez-moi les transports d'une aveugle fureur ;
 Ce sont autant de coups dont vous percez mon cœur.

LA REINE.

Il en est plus coupable. O fille infortunée !
 A quels affreux destins êtes-vous condamnée !
 Je ne sçai ce qu'Inés peut attendre du Roi ;
 Mais enfin son espoir m'a donné trop d'effroi.
 S'il faut qu'à ses discours Alphonse s'attendrisse ;
 S'il pouvoit de l'ingrat révoquer le supplice,
 Croïez que du succès qu'Inés ose tenter,
 Son orgueil n'auroit pas long-temps à se flater.
 Je ne dis rien de plus. La fureur qui m'anime
 Vous laisse vos vertus & se charge du crime

CONSTANCE.

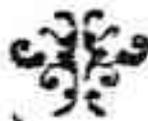
Ah ! par pitié pour moi , sauvez ces malheureux.

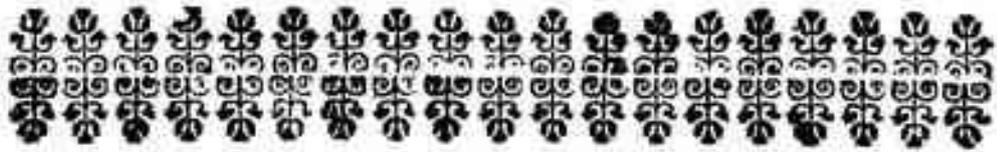
LA REINE.

C'est par pitié pour vous que je m'arme contr'eux.

CONSTANCE.

Faut-il que vôte amour aigrisse mes allarmes !





S C E N E I I.

ALPHONSE, LA REINE,
CONSTANCE.

ALPHONSE.

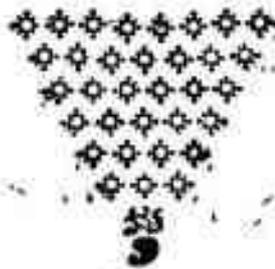
P Rincesse , je n'ai pû résister à vos larmes.
Je vais entendre Inés ; on la conduit ici :
Mais elle espere envain ... laissez-moi ; la voici.

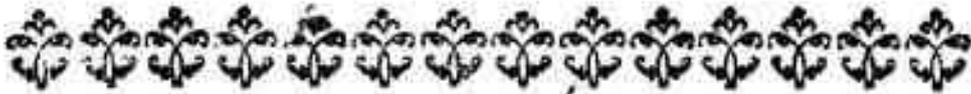
LA REINE.

Songez en l'écoutant qu'elle est la plus coupable.

CONSTANCE.

Seigneur , jettez sur elle un regard favorable.





S C E N E I I I .

ALPHONSE, I N E ' S, U N G A R D E .

I N E ' S .

C'Est , je n'en doute point , pour la dernière fois .
 Que j'adresse à mon Prince une timide voix .
 Mais avant tout , Seigneur , agréez que ce Garde
 Que je viens d'informer d'un soin qui me regarde ,
 Aille dès ce moment . . .

ALPHONSE .

Il faut vous l'accorder .

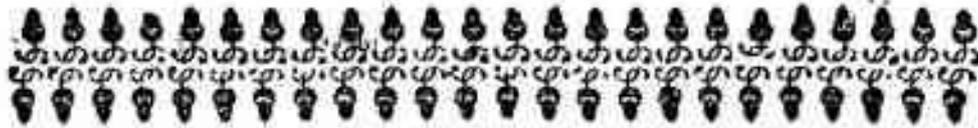
Au Garde .

Faites ce qu'elle veut .

I N E ' S *au Garde .*

Revenez sans tarder .





SCENE IV.

ALPHONSE, I N E' S.

I N E' S.

Vous l'avez condamné , Seigneur , malgré vous-même ,

Ce Fils que vous aimez , ce Héros qui vous aime ;
Et ce front tout couvert du plus affreux ennui ,
Marque assez la pitié qui vous parle pour lui.
Vous ne l'écoutez point. L'inflexible Justice
De tous vos sentimens obtient le sacrifice.

Vous voulez , aux dépens des destins les plus chers ,
D'une vertu si ferme étonner l'Univers.

Soiez juste : des Rois c'est le devoir suprême :

Mais le crime aparent n'est pas le crime même.

Un ingrat, un rebelle est digne du trépas ;

A ces titres , Seigneur , vôtre Fils ne l'est pas.

Si malgré les traitez il refuse Constance ,

Ce n'est point un effet de désobéissance.

En forçant ce Palais , les armes à la main ,

Il n'a point attenté contre son Souverain.

Il vous pouvoit d'un mot prouver son innocence ;

Mais il croît me devoir ce genereux silence ;

Et, pour lui dédaignant un facile secours ,

Il aime mieux mourir que d'exposer mes jours.

C'est à moi d'éclairer la justice d'Alphonse.

Que sur la vérité vôtre bouche prononce ,

Ces crimes qu'aujourd'hui poursuit vôtre couroux,
Le devoir les a faits ; le Prince est mon époux.

A L P H O N S E.

Mon Fils est vôtre époux ! Ciel, que viens-je d'en-
tendre !

Et sur quelle esperance osez-vous me l'apprendre ?
Quand vous voïez pour lui l'excès de ma rigueur,
Pensez-vous pour vous-même attendre mieux mon
cœur ?

I N E' S.

Ah ! Seigneur, mon aveu ne cherche point de
grace.

D'un plus heureux succès j'ai flaté mon audace ;
Et je ne prétens rien, en vous éclaircissant,
Que livrer la coupable, & sauver l'innocent.
Seule, j'ai violé cette loi redoutable
Que vous m'avez tantôt jurée inviolable ;
J'ai mérité la mort : mais, Seigneur, cette loi
N'engageoit point le Prince, & ne lioit que moi.
Je ne m'excuse point par l'amour le plus tendre,
Par le péril pressant dont il falloit défendre
Un Fils que vos yeux même ont vû prêt à perir,
Que le don de ma foi pouvoit seul secourir.
A mes propres regards j'en suis moins criminelle ;
Mais aux vôtres, Seigneur, je suis une rebelle
Sur qui ne peut trop-tôt tomber vôtre couroux,
Trop flatée à ce prix de sauver mon époux.
En me donnant à lui, j'ai conservé sa vie ;
Pour le sauver encor Inés se sacrifie :
Je me livre sans craindre, aux plus severes loix ;
Heureuse, d'avoir pû vous le sauver deux foix !

A L P H.

ALPHONSE.

Non, non, quelque pitié qui cherche à me surprendre,
 Même de vos vertus je sçaurai me défendre ;
 Rebelle, vôtre crime est tout ce que je vois,
 & je satisferai mes sermens & les loix.



SCENE V.

ALPHONSE, INE'S ;

Et ses deux ENFANS amenés par une Gouvernante.

INE'S.

EH bien, Seigneur, suivez vos barbares maximes ;
 On vous ameine encor de nouvelles victimes.
 Immolez sans remords, & pour nous punir mieux,
 Ces gages d'un himen si coupable à vos yeux.
 Ils ignorent le sang dont le Ciel les fit naître :
 Par l'Arrêt de leur mort faites-les reconnoître :
 Consommez vôtre ouvrage ; & que les mêmes coups
 Rejoignent les enfans, & la femme & l'époux.

ALPHONSE.

Que vois-je ! & quels discours ! que d'horreurs j'en-
 vilage !

INE'S.

Seigneur, du desespoir ; pardonnez le langage.
 Tous deux à vôtre trône ont des droits solempnels.

E

Embrassez , mes Enfans , ces genoux Paternels.
 D'un œil compatissant , regardez l'un & l'autre ;
 N'y voiez point mon sang , n'y voiez que le vôtre,
 Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris
 La grace d'un Héros , leur pere & vôtre Fils.
 Puisque la loi trahie , exige une victime ,
 Mon sang est prêt , Seigneur , pour expier mon crime,
 Epuisez sur moi seule un severe couroux ;
 Mais cachez quelque tems mon sort à mon époux ;
 Il mourroit de douleur ; & je me flate encore ,
 De mériter de vous ce secret que j'implore,

A L P H O N S E *au Garde,*

Allez chercher mon Fils. Qu'il sache qu'aujourd'hui
 Son pere lui fait grace , & qu'Inés est à lui.

I N E' S,

Juste Ciel ! quel bonheur succede à ma misere !
 Mon Juge en un instant est devenu mon Pere !
 Qui l'eût jamais pensé , qu'a vos genoux , Seigneur ,
 Je mourrois de ma joie , & non de ma douleur !

A L P H O N S E.

Ma fille , levez-vous. Ces Enfans que j'embrasse
 Me font déjà goûter les fruits de vôtre grace :
 Ils me font trop sentir que le sang a des droits
 Plus forts que les sermens , plus puissants que les loix.
 Jouissez désormais de toute ma tendresse.
 Aimez toujours ce Fils que mon amour vous laisse.

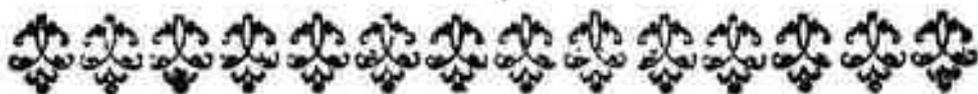
I N E' S

Quel trouble ! que deviens-je ! & qu'est-ce que je sens ?
 Des plus vives douleurs quels accès menaçans !

Mon Sang s'est tout à coup enflâmé daïns mes veines.
Eloignez mes Enfans ; ils irritent mes peines.
Je succombe ; j'ai peine à retenir mes cris.
Hélas ! Seigneur , voilà ce qu'a craint vôtre Fils.

ALPHONSE.

Ah ! je vois trop d'où part cet affreux sacrifice
Et la perfide main qu'il faut que j'en punisse.
Malheureux, où fuirai-je ! & de tant d'attentats . . .



SCENE VI.

ALPHONSE, INÈS, DOM PEDRE,

DOM PEDRE *sans voir Inès.*

Seigneur , à mes transports ne vous dérobez pas,

ALPHONSE.

Laissez-moi . . .

DOM PEDRE

Permettez qu'à vos pieds je déploie
Et ma reconnoissance & l'excès de ma joie.
Vous me rendez Inès !

ALPHONSE.

Prince trop malheureux !
Je te la rends en vain , nous la perdons tous c'eux
Tu la vois expirante.

Eij

DOM PEDRE *tombant entre les bras de Dom Fernand.*

Ah ! tout mon Sang se glace.

I N E' S à *Dom Pedre.*

J'éprouve en même-tems mon suplice & ma grace ;
 Cher Prince ; je ne puis me plaindre de mon sort ,
 Puisqu'un moment du moins dans les bras de la mort ,
 Je me vois vôtre épouse avec l'aveu d'un pere ;
 Et que ma mort lui coûte une douleur sincere.

DOM PEDRE :

Vôtre mort ! que deviens-je , à ces tristes accens !
 Quel affreux desespoir a ranimé mes sens !
 Inés , ma chere Inés , pour jamais m'est ravie !
 Ce fer * m'est donc rendu pour m'arracher la vie.

ALPHONSE.

Ah ! mon Fils , arrêtez.

DOM PEDRE.

Pourquoi me secourir ?
 Soïez encor mon Pere en me laissant mourir.

Se jettant aux pieds d'Inés.

Que j'expire à vos pieds ; & qu'unis l'un à l'autre ;
 Mon ame se confonde encore avec la vôtre.

I N E' S.

Non , cher Prince , vivez. Plus fort que vos mal-
 heurs ,
 D'un pere qui vous plaint , soulagez les douleurs.

* *Il veut se frapper.*

Souffrez encor, souffrez qu'une épouse expirante
Vous demande le prix des vertus de l'Infante.
Par ses soins genereux, songez que vous vivez.
Puisse-t-elle joüir des jours qu'elle a sauvez !
Plus heureuse que moi . . . consolez vötre pere !
Mais n'oubliez jamais combien je vous fus chere.
Aimez nos chers Enfans ; qu'ils soient dignes . . . je
meurs.
Qu'on m'emporte.

ALPHONSE.

Comment survivre à nos malheurs !

FIN.

On trouvera chez GREGOIRE DUPUIS, tous
les autres Ouvrages de M. DE LA MOTTE.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux **INÉS DE CASTRO**, *Tragedie*, &
j'en ai jugé comme tout le Public. **FAIT** à Paris ce
30 Juillet 1723. **FONTENELLE.**

Del'Imprimerie de **LOUIS SEVESTRE**, Fils.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos Amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres Nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Nôtre tres-cher & bien Amé le Sieur LE SIEUR DE LA MOTTE, Nous aiant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer plusieurs Ouvrages de sa Composition, intitulés: OUVRES EN PROSE ET EN VERS, & les donner au Public, s'il Nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires: Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Sieur DE LA MOTTE, de faire imprimer lesdites Oeuvres en Prose & en Vers, en telle forme, marge, caractère, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout nôtre Roïaume pendant le tems de Dix Années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes: Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance: & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdites Oeuvres en Prose & en Vers, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, impression en Langue Latine, Langue Greque, Langue ebrique ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts: A la charge que ces Presentes seront enregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdites Oeuvres en prose & en Vers sera faite dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie, &

qu'avant que l'exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, fin dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur Phelipeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres : Le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposé ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens; Voulons que la copie desdites présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires, **CAR TEL EST NOTRE PLAISIR.** Donné à Versailles le deuxième jour du mois de Decembre l'An de grace mil sept cens treize, & de notre Regne le soixante-onzième.
Par le Roi, en son Conseil, *Signé*, FOUQUET.

Il est ordonné par l'Edit du Roi du mois d'Août 1686. & Arrêts de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par Privilege de Sa Maesté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre V. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 52, conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 31. Mars 1719.

Signé, DELAULNE, Syndic.